

FRÉDÉRIC FOSSAERT



**MAUVAISE
MINE**



*« La meilleure façon de ne pas avancer c'est de
suivre une idée fixe »*

Jacques Prévert

I

Un soleil bien pâlot se lève sur cette glaciale matinée de Février.

Le Blizzard qui a soufflé toute la nuit sur la France entière s'est calmé. Ce matin un manteau blanc a jeté son voile immaculé sur les monts et sur les plaines, de la Somme à la Limagne.

Partout ce n'est que l'enchantement du jour naissant et la féerie des sons ouatés par la couverture neigeuse étincelante de mille reflets adamantins ... Comme dit le poète...

La capitale a eu droit à son lot de poudreuse, ce qui fait que l'inspecteur principal Bonneau, roulant dans une boue noirâtre, met un temps fou à rallier l'avenue Foch. Il se fraye un passage dans le flot des voitures couvertes de neige grise et conduites par des humains renfrognés, cachés derrière leurs pare-brise embués.

Bonneau rythme ce snow blues avec sa sirène, mais ça n'améliore pas son moral et guère sa moyenne.

Arrivant gyrophare tournicotant à l'entrée du parking en haut de l'avenue, il doit renoncer à y pénétrer car la pente, recouverte de belle et bonne glace, affiche complet.

Les deux premiers véhicules ayant tenté, qui de la descendre, qui de la monter se sont embrassés à la russe, bouche contre bouche, et ils obstruent pour un bon moment encore l'accès au sous-sol.

Il ne reste plus à Bonneau, flanqué de son adjoint Coltard, qu'à accéder aux profondeurs du sous-sol par un escalier de service.

Pour ce faire, ils ont cinquante mètres à parcourir sur leurs petites jambes, ce qui suffit largement à leurs chaussures pour faire le plein de neige glacée, laquelle devient instantanément fondante au contact de leurs petits petons.

En quelques secondes, une vingtaine d'orteils se prennent à regretter ces grosses chaussettes de laine qu'on porte à la montagne.

– Merde, merde et merde, gueule Coltard !

Bonneau ne dit rien, car d'une part c'est un chef, et d'autre part parce que les gros mots auxquels il songe sont tout juste bons à être pensés, et encore ...

Enfin, ils pénètrent trois étages plus bas dans les locaux de la TRINK'S.

Dans leur sillage, la moquette s'imprègne de taches inquiétantes, mais les soucis du propriétaire sont tels qu'on pourrait bien pisser sur son tapis qu'il n'y jetterait même pas un regard.

Le sus évoqué patron de la TRINK'S, Monsieur Labarre, fond sur Bonneau comme la buse sauvage sur le lapereau innocent.

– Vous êtes le commissaire Jouve ? Interroge-t-il.

– Ni commissaire, ni Jouve, répond l'interpellé froidement. Inspecteur principal Bonneau, le commissaire a été empêché, je le remplace. Alors, que s'est-il passé ?

– Mais je ne comprends pas ! Glapit le patron dépité, c'est le commissaire que j'ai demandé, je ne sais pas si vous ...

– Le commissaire Jouve a fait un infarctus hier matin, l'interrompt le vexé, et j'assume l'intérim. Maintenant si vous tenez à lui rendre visite à l'hôpital, je n'y vois aucun inconvénient. Ça rallongera l'enquête, c'est tout.

Labarre n'apprécie pas particulièrement le ton pète-sec de ce sous-chef de service, mais l'heure n'est malheureusement pas aux préséances hiérarchiques.

– Bon, venons-en au fait, s'énerve-t-il. Tout à l'heure au moment de la relève, les gardiens de nuit, au nombre de trois, ont été découverts assommés et l'un d'eux est plus sérieusement blessé.

L'assistance se transporte dans la salle de surveillance voisine et de fait, Bonneau découvre deux gars en uniforme de la TRINK'S allongés par terre qu'un toubib de SOS médecin réveille doucement. Un troisième, toujours KO, est sur une banquette, la tête et les jambes légèrement relevés par les accoudoirs. Sa

bouille n'est pas sans rappeler un steak tartare. Sans les câpres ...

De vilaines croûtes sanguinolentes lui barrent le visage, genre chef indien après la bataille.

– Votre diagnostic ? demande Bonneau au praticien agenouillé près du blessé.

– Rien de bien grave dans aucun des cas, rassure l'homme de l'art. Ces deux-là ont été proprement mis sur la touche, l'autre s'est pris une claque de première. Je suis d'ailleurs curieux de savoir comment on lui a fait ça. Enfin, dès que l'un d'eux pourra parler, on en saura plus.

Comme pour faire écho à ses paroles, le plus jeune des évanouis entrouvre un œil torve avec lequel il jette un regard circulaire et néanmoins circonspect autour de lui. Apparemment satisfait de ce premier contrôle, il lève sa seconde paupière.

Labarre voyant qu'il revient à la vie pose tout haut la question que chacun formule tout bas :

– Mais enfin Jean-Luc que s'est-il passé, nom de Dieu ?

L'interpellé entreprend lourdement de se soulever sur un coude, puis lâche ses premiers mots sous forme interrogative :

– Il est parti ?

– Qui ça ? s'écrie l'assistance avec un bel ensemble.

– Eh ben l'ours, tiens ! répond Jean-Luc sur le ton de l'évidence.

Un léger flottement s'empare des personnes présentes. Visiblement le coup reçu a eu plus de conséquences que le toubib ne veut bien le dire.

René Bouheben, le second gardien sort à son tour des vapes. Son collègue le rassure immédiatement :

– T'inquiètes pas, il est parti.

– Ah, tant mieux ! Vasouille René.

Labarre et Bonneau commencent à s'impatienter, car à la différence des deux miraculés, ils ne savent pas de quoi on parle.

– Bon sang de bonsoir ! S'emporte le patron, vous allez nous expliquer ce qui s'est passé, et plus vite que ça ! Au cas où ça vous intéresserait, je vous signale qu'à cette heure la TRINK'S est allégée de dix millions d'Euros qui ne lui appartenaient pas par-dessus le marché !

– Possible, convient René, mais nous on a failli se faire bouffer par un ours !

– Vous deviez être sacrément bourrés cette nuit ! Hurle Labarre. Non, mais qui est ce qui m'a fichu des employés pareils !

– Pas du tout, monsieur, rectifie le chœur des gardiens, on l'a vu, et de près. Même que s'il avait été moins pressé il nous amochait pour de bon.

– Sans compter qu'il puait le cochon comme un bouc cet ours, ajoute Bouheben.

Pendant que la salle de sécurité de la TRINK'S devient le dernier salon où l'on cause, l'as de SOS médecin poursuit ses efforts pour réveiller le troisième

larron qui, s'il survit deviendra sûrement catholique comme son illustre prédécesseur. La piqûre qu'il lui a administrée devait être pleine de bonnes choses car le patient finit par sortir de son coma.

Sa bobine fait pitié à voir, on dirait que son cosmétique favori est la lime à métaux.

Le voyant revenir à lui, ses collègues s'agenouillent à son chevet.

– T'en fais pas, vieux, console Jean-Luc, il s'est barré.

– Ah, ben, putain, j'espère ! Soupire le gisant.

Devant l'apparente tranquillité ahurie des trois hommes, la tension artérielle de leur patron atteint un niveau critique qui fait craindre un cataclysme cardiaque imminent.

Comme de son côté, Bonneau commence à en avoir plein le dos du trio visionnaire, il propose à Labarre d'aller faire un tour dans la salle de télésurveillance dont Coltard vient de lui indiquer l'emplacement.

Toute la fine équipe se propulse donc vers une petite pièce remplie d'écrans en couleurs, Labarre en tête, mais plutôt blanc en ce qui le concerne.

– Ne vous faites pas d'illusions, soupire-t-il, ce sont des professionnels qui ont fait le coup, et ce genre de gars ne laissent rien au hasard.

Toujours en plein potage, les gardiens doutent.

– Tout de même, s'étonne Bouheben, ce serait curieux qu'un ours pense à effacer les images.

Personne ne note cette remarque pourtant astucieuse, et tout le monde s'entasse dans le petit bureau.

Coltard arrive en dernier et annonce que les hommes du labo sont à pied d'œuvre et que par ailleurs la presse attend dehors.

Tout le sous-sol occupé par la TRINK'S est truffé de caméra ne laissant aucun recoin dissimulé à la vue des gardiens. Ces appareils filment en permanence tout ce qui se passe dans les locaux, et plus particulièrement dans le vaste parking où stationnent une douzaine de camions blindés transporteurs de fonds, orgueilleusement parés du sigle de la maison.

Certains de ces véhicules sont parfois porteurs en leurs flancs de bel argent bien liquide en attente de transfert, car plutôt que de les promener dehors passée une certaine heure, on les fait transiter pour la nuit par ce dépôt ultra sécurisé.

Bien que la sécurité dans ce sous-sol soit excellente, il est rare que les fonds en transit soient très importants. Hier toutefois, dix millions d'Euros sont venus se reposer ici en provenance de la Barclay's Bank de Paris à destination de celle de Londres via Calais.

En coupures de cent, cette somme coquette tenait dans un sac aisément portable par un seul homme ... *a fortiori* par un seul ours !

Finalement les gardiens avaient raison, il aurait été surprenant qu'un ours songe à effacer les films

enregistrés lors de son passage. D'ailleurs est-ce que les ours savent seulement que la télé existe ?

Sinon rien à dire, l'image est très nette.

On voit une porte du sous-sol qui s'ouvre, et un ours qui apparaît. Il se dandine lourdement jusqu'au local réservé aux gardiens de nuit, et les surprend avant qu'ils aient eu le temps de sortir leur arme réglementaire. Sur le film il n'a pas l'air de cogner très fort, mais le résultat semble excellent.

Laissant ses victimes à terre, l'animal investit ensuite la salle de télésurveillance. Le garde qui n'a pas l'air très au courant de ce qui se passe sur ses écrans de contrôle découvre la présence du monstre lorsqu'il surgit dans son dos. A l'odeur en quelque sorte.

Compensant son manque d'attention par un accès d'héroïsme, il tente de résister à la bête qui l'assaille. Mal lui en prend, car ça lui vaut une double ration de claques avec caresse appuyée des griffes. Il s'écroule sonné pour le compte.

Apparemment très content de lui, l'ours se redresse et pousse un cri bizarre en sortant un peu sa langue mauve.

La suite du film se passe dans le garage même. Parfois sur deux, parfois sur quatre pattes, l'énorme peluche se dirige vers un camion précis, farfouille un moment dans la cabine, et en ressort armé d'un trousseau de clés. Il se dirige vers l'arrière du camion, ouvre maladroitement les portes, extrait du véhicule

un sac en forte toile, et s'éloigne. Après quelques mètres, l'animal pose le sac, et s'éclipse derrière un autre camion. Il réapparaît rapidement, et reprend sa progression malhabile vers la sortie. Il a un peu de mal à franchir la porte étroite, vu son gabarit, mais il finit par y arriver.

Il referme bien l'huis derrière lui.

En dehors des trois gardiens qui se tiennent tranquilles dans leur coin et pour qui ces images ont un air de déjà vu, l'assistance est atteinte d'hébétude.

Les mâchoires pendent, les regards sont vides, ce n'est plus de l'incrédulité, c'est du crétinisme.

Afin d'écarter l'hypothèse d'une hallucination collective, Labarre repasse le film.

La projection reprend, et les images sont désespérément les mêmes.

Les présents demeurant toujours frappés de stupeur, c'est un des gars du labo de la PJ fraîchement arrivé qui rompt le silence le premier :

– Qu'est-ce qu'il fout derrière le camion à la fin ? S'étonne-t-il.

Bonneau et Coltard ne font ni une ni deux, ils s'extraient en trombe de la pièce pour filer au cul du camion en question. Derrière le véhicule, ils mesurent que ce cul a fait des émules. Un petit tas d'une chose nauséabonde les attend.

– Qu'est-ce que c'est que cette merde ? Se demande Coltard tout haut.

– De la merde probablement, répond son chef.

– Et sûrement de la merde d'ours, ajoute le fortiche du labo qui les a rejoint.

Labarre arrive à son tour, il a vieilli de vingt ans.

– Messieurs, c'est affreux, se lamente-t-il, je viens d'avoir la Barclay's Bank au téléphone, ils sont furieux. Ils menacent de ... C'est quoi cette saloperie par terre ?

– Des excréments, indique Bonneau, d'ours probablement...

– Ah oui, où avais-je la tête, se reprend Labarre. Bon, monsieur l'inspecteur, je compte sur votre extrême discrétion. Il ne faut en aucun cas que la presse s'empare de cette affaire, vous imaginez d'ici les conséquences que cela pourrait avoir sur notre réputation. D'autre part, il faut que mes autres camions partent immédiatement, ils n'ont que trop tardé, et les chauffeurs attendent.

– Pas de problème pour la discrétion, assure Bonneau, du reste je ne vois pas ce que nous pourrions divulguer dans l'état actuel de l'affaire. Par contre, désolé pour vos camions mais ils attendront jusqu'à ce que le labo ait fini son travail. Bien entendu, vous et votre personnel restez à la disposition de la police. Vous serez tous convoqués à la PJ.

Sur ce, il tourne les talons et s'éclipse, suivi comme par une ombre de son adjoint Coltard.

La tension de Labarre qui avait un peu baissée vient de remonter de nouveau vers des valeurs inquiétantes. Y a-t-il un médecin dans la salle ?

Ayant gravi les trois étages qui les séparent de la surface, les deux flics s'apprêtent à affronter la bouillasse glacée qui guette leurs chaussures, mais la situation a changé avenue Foch.

Une fois franchi le dernier sas qui condamne l'accès aux locaux de la TRINK'S, les as de la PJ se retrouvent au milieu d'une nuée de journalistes qui s'abattent sur eux comme la vérole sur le bas clergé.

On hurle à Bonneau du « commissaire » long comme le bras, mais ce n'est pas de nature à lui remonter le moral.

Il laisse passer une première salve de questions qu'on lui aboie dans les oreilles, puis se fend d'une déclaration laconique :

– Il s'agit d'un hold-up important, commis dans des conditions ... Euh ... particulières, nous n'excluons aucune hypothèse. Pour en savoir plus, adressez-vous directement au directeur de l'établissement.

Au milieu d'un feu d'artifice de « Pensez-vous », « S'agit-il », « Est-ce la bande des » ..., Bonneau et Coltard rejoignent leur Peugeot 206 blanche, et prennent tranquillement le chemin du quai des Orfèvres.

Après tout, rien ne presse. Ils ont le signalement du voleur, sa photo même, il ne reste plus qu'à établir des barrages au bord des routes, et le premier ours qu'on coïncera à bord d'une auto transportant dix millions d'Euros sera le bon. Même s'il dissimule

habilement ses traits derrière d'épaisses lunettes de soleil !

Sur de chemin du retour, Coltard se tait, respectant les pensées qu'il devine intenses de son sous-chef de service.

Pour sa part, le sous-chef en question donnerait cher pour que la situation soit inversée. En temps normal, il devrait être à la place de Coltard, et le commissaire Jouve à la sienne.

Le commissaire pousserait des cris, allumerait son dixième cigarillo de la journée, ferait le tour de toutes les hypothèses les plus farfelues, laisserait tomber des cendres sur les revers de son pardessus. Mais pardessus tout, il aurait déjà des idées sur la conduite à tenir.

Seulement, pas fou, le père Jouve a préféré réussir un parfait infarctus la veille de l'affaire la plus tordue que Bonneau ait jamais vue ni même imaginée.

En dehors de ces considérations confuses où se mêlent les méfaits du tabagisme chez les quinquagénaires et la lâcheté qu'il y a à être malade quand on est indispensable, Bonneau a la tête pratiquement vide de toute idée constructive.

Pour une première affaire en solo, il est servi !

A peine a-t-il réintégré son bureau que l'inspecteur principal a juste le temps de décrocher son téléphone avant qu'il n'explode tellement il sonne fort.

C'est la secrétaire du grand patron, le boss veut le voir. Sûrement des bonnes nouvelles ...

Le temps de grimper deux étages, et il se fait introduire dans la caverne aux mille visages.

Le patron des services de la police judiciaire parisienne est un homme vieux, triste et autoritaire. Rien ne permet de croire qu'il n'ait jamais été jeune, gai ou tolérant.

Les rares fois où Bonneau a eu à faire à lui, c'était toujours en présence du commissaire Jouve, il va donc vers son premier tête-à-tête.

Il règne dans le vaste bureau du big boss une telle pénombre, qu'il faut consulter sa montre pour savoir si l'entretien se déroule de jour ou de nuit.

Du reste, ça a peu d'importance puisque le maître des lieux passe ici quasiment vingt heures sur vingt-quatre, au mépris le plus complet de l'emploi du temps des autres.

A la demande de son hôte, Bonneau raconte timidement les événements de son début de matinée. Pratiquement invisible derrière la lumière glauque diffusée par son énorme lampe de bureau, le patron écoute sans piper mot.

A l'issue du concis récit, le vieux triste agite un peu ses mains diaphanes avant de s'exprimer.

Il semble tourner les mots dans sa bouche ainsi qu'il le ferait d'un bonbon, comme si ça ne voulait pas jaillir. Mais ils finissent par trouver la sortie.

- Tout ça, ce n'est pas très bon pour vous Bonneau. J'ai pris des nouvelles de Jouve cette nuit, il va mieux mais pour lui, la police c'est fini. A supposer

qu'il récupère, il ne pourra jamais reprendre ses fonctions chez nous. Comme vous êtes notre inspecteur principal le plus achevé, j'avais pensé à vous pour le remplacer. Pensez donc, passer commissaire sur le tas à votre âge, ce serait une sacrée promotion ! Evidemment, si vous vous loupez sur votre première affaire, l'avancement ...

Vous savez, il ne manque pas de commissaires frais émoulus de l'école qui brûlent de faire leurs preuves, alors les chevaux de retour ... Vous voyez ce que je veux dire ?

Enfin, je vous donne votre chance. Je ne nommerais personne en remplacement de Jouve avant quelques mois. D'ici là, vous assurerez l'intérim. Si ça marche, et en particulier si vous nous résolvez cette petite histoire de hold-up animalier, le service est à vous. Sinon ... Vous repiquez comme inspecteur principal pour un bout de temps. A moins que vous ne demandiez une mutation à Bourges ou à Limoges. Dans ces coins-là, avec un chausse-pied, on trouve encore des places de commissaire ...

Allez, bon courage, et tenez-moi au courant.

Bonneau se lève comme un automate, et s'apprête à quitter la pièce obscure, la voix de son maître le retient *in extremis*.

– Bonneau !

L'apostrophé se retourne.

– Comprenez-moi bien, je ne vous prends pas pour un con, au contraire, mais il nous faut des résultats, sinon à quoi nous servirions vous et moi ?

Pas regonflé pour deux sous, l'inspecteur principal s'éclipse, la tête plus vide que le gouffre de Padirac. De loin en loin une pierre tombe dans l'abîme, Jouve, l'ours, le grand patron, Limoges ...

De retour à son étage, il se fait coincer par les hommes du commissaire Jouve :

– Alors ça y est, s'enthousiasment-ils ? Vous remplacez Jouve ?

– Si je coince l'ours, répond sèchement Bonneau avant de s'enfermer dans son bureau.

Coltard passe le quart d'heure qui suit à expliquer à ses collègues le sens de ces propos sibyllins.

